

Lutte contre la déforestation : les concessions forestières mayas au Guatemala, un modèle à suivre

Dans le nord du pays, de vastes étendues de forêt tropicale sont protégées par des populations locales qui y pratiquent une sylviculture durable. Un exemple qui pourrait s'exporter.

Par [Anne Vigna](#) (Uaxactun [Guatemala], envoyée spéciale)

Publié le 07 août 2024

Un résident coupe l'herbe autour des nouveaux arbres plantés dans une zone récupérée de l'élevage illégal de bétail, dans le secteur de La Colorada, au sein de la réserve de biosphère maya, dans la région du Petén (Guatemala), le 5 octobre 2023. JOHAN ORDONEZ / AFP

La tronçonneuse s'arrête, Emilio Latin lève les yeux et recule de plusieurs petits bonds sans quitter le tronc du regard. Il y a d'abord le bruit, crac, puis la terre tremble, les arbustes s'écrasent comme des allumettes, le fracas s'intensifie lorsque l'acajou d'Amérique tombe et rebondit. Puis le silence est total, Emilio Latin s'essuie le front et souffle : « *Il était dur celui-là.* » Ce jeune homme de 24 ans n'aura pourtant mis qu'une demi-heure pour en venir à bout, mais sous une température de 37 degrés, sa chemise est trempée.

Ce bois noble est l'une des quatorze espèces qui peuvent être coupées durant la période d'abattage octroyée à des concessions forestières communautaires dans la réserve de biosphère maya (RBM), dans le nord du Guatemala, à la frontière avec le Mexique au nord et le Belize à l'est. Ses 2 millions d'hectares préservés dans la région du Petén en font la plus grande réserve du Guatemala et de la Selva Maya, qui s'étend du Mexique à la forêt du Darien, au Panama.

« *Il s'agit d'un massif forestier de 14 millions d'hectares, parmi les plus importants à l'échelle mondiale, un corridor naturel clé entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud et un hotspot de biodiversité* », explique l'écologue française Marie-Ange Ngo Bieng, chercheuse au Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement (Cirad) à Montpellier. Elle s'approche du tronc qu'Emilio Latin commence à élaguer : 30 mètres de hauteur, de larges contreforts, « *cet acajou avait au moins 200 ans* », estime cette spécialiste. Mais il a été sacrifié car il présentait des signes de faiblesse, lui explique Jorge Ramirez, la quarantaine et la barbe parfaitement taillée.

M. Ramirez est depuis dix ans le responsable technique de la coupe dans la concession forestière d'Arbol Verde (« arbre vert ») : « *Il avait des fourmillières aux racines et des branches mortes. On a préféré l'abattre, car il allait tomber et abîmer celui-là qui a tous les atouts pour devenir un vigoureux semencier* », dit-il en se tournant vers la droite.

« Aider la nature à se régénérer »

Emilio Latin avale une large goulée d'eau, son assistant de 19 ans lit la carte GPS pour se diriger vers le prochain arbre. Les deux bûcherons reprennent leur marche, une tronçonneuse à large lame sur l'épaule. En saison sèche, ils coupent une quinzaine d'arbres par jour, mais jamais plus de deux par hectare sur les 65 000 de la réserve gérés par Arbol Verde.

Un champ dans une zone récupérée de l'élevage illégal de bétail dans le secteur de La Colorada, au sein de la réserve de biosphère maya, dans la région de Petén (Guatemala), le 5 octobre 2023. JOHAN ORDONEZ / AFP

A quelques centaines de mètres de là, un tracteur sur chenille ouvre un chemin dans ce vert impénétrable. Les arbres à protéger ont été marqués au préalable, mais le reste tombe, sans ménagement. Un sillon large de 4 mètres apparaît pour laisser passer les tracteurs qui traînent les troncs au bout d'un câble. La scène paraît violente, avec le bruit des moteurs, l'odeur du diesel, les arbustes arrachés à la terre. *« Mais c'est tout le contraire en réalité, ces concessions forestières sont un modèle, à la fois social et écologique. Elles nous enseignent comment ceux qui vivent de la forêt savent la protéger »*, estime Marie-Ange Ngo Bieng.

La parcelle sur laquelle cet acajou a été prélevé ne sera plus touchée pendant trente ans. *« C'est sans doute une période suffisante pour que la forêt reprenne »*, assure la scientifique. A ses côtés, Jorge Ramirez ajoute : *« Nous allons aider la nature à se régénérer à la prochaine saison des pluies. On a des pépinières pour replanter la forêt et le chemin qu'on vient de tracer pour les tracteurs. On en profite également pour créer des barrières antifeu. »*

Cet ensemble de règles écologiques est suivi dans les douze concessions forestières qui gèrent ensemble près de 550 000 hectares de la réserve de biosphère, soit près de 40 % de sa superficie. Ces concessions sont issues des accords de paix signés en 1996 entre le gouvernement d'Alvaro Arzu, les Nations unies et la guérilla (Union révolutionnaire nationale guatémaltèque). Ils comprenaient un chapitre agraire qui prévoyait que des familles déplacées pendant la guerre et des communautés de *chicleros* (récolteurs de gomme), implantées dans cette forêt depuis le début du XX^e siècle pour extraire le chewing-gum naturel, obtiennent de pouvoir exploiter durablement les ressources de la forêt.

« Des grands propriétaires faisaient la loi »

Les contrats des concessions sont établis pour une durée de vingt-cinq ans renouvelable. *« L'Etat est propriétaire de la terre, met en place les règles et prolonge les contrats si les clauses sont remplies. En échange, les communautés payent des impôts et financent aussi la Commission nationale des aires protégées du Guatemala [Conap] »*, explique Byron Castellanos, directeur de l'organisation écologiste Balam au Petén, membre de la Conap.

Dans la forêt à Puerto Arturo, au cœur de la réserve de biosphère maya, dans la région de Petén (Guatemala), le 5 octobre 2023. ALBERTO PENA / AFP

Ces dernières années, tous les contrats ont été prolongés, les objectifs ayant été accomplis voire dépassés : la déforestation est pratiquement nulle (0,4 %) dans les concessions forestières, alors qu'elle est trois fois plus élevée dans le noyau de la réserve (36 % de la RBM). Dans ses cinq parcs nationaux, pourtant en zone de protection intégrale, les invasions par les propriétaires de bétail et les trafics illégaux en tout genre prospèrent.

Ces dégâts sont visibles dans la concession forestière de Cruce la Colorada (20 500 hectares), où les six cents habitants ont hérité de terres déforestées pour y planter de l'herbe et installer du bétail. *« Des grands propriétaires faisaient la loi ici. La bataille a été violente pour récupérer ces terres, ils ont même tué l'un des nôtres en 2010, raconte Antonio Juarez, 47 ans. Mais quand il y a une organisation sociale*

comme notre coopérative et l'Etat à nos côtés, on finit par gagner. En 2017, l'armée les a expulsés et a récupéré les derniers 10 hectares qui nous manquaient. »

Pour expliquer le travail que la communauté doit réaliser, Antonio Juarez invite à toucher les touffes d'herbe grasse, drue et invasive qui ont remplacé la forêt : « [L'herbe] est dure, impossible à arracher à la main. Sans le feu, on ne s'en débarrasserait jamais. » Il est 7 heures et l'équipe incendie se prépare à brûler une parcelle de 2 hectares. Il n'y a ici que des palmiers, qui seront protégés, et au sol des touffes de près de 40 centimètres de cette herbe importée d'Angleterre au XIX^e siècle, destinée aux moutons.

« Déjà les animaux reviennent »

Antonio Juarez prépare son drone, et cinq jeunes hommes entourent la parcelle ; chacun porte sur le dos un pulvérisateur rempli d'eau. Talkie-walkie à la ceinture, Sergio Navas, 28 ans, se positionne à l'est avec ses deux assistants. Les trois ont des torches et avancent dans une fumée qui devient épaisse. Les flammes sont éteintes immédiatement. A la fin de la manœuvre, devant une étendue de cendres, l'équipe s'offre un Coca-Cola et des chips à l'arrière du pick-up. « C'est la deuxième fois qu'on brûle et l'herbe est revenue, presque aussi forte qu'[en 2023] », commente Sergio Navas. Il faudra encore un an pour qu'ils se lancent dans la restauration de cette parcelle.

Sur les parcelles qui ont été replantées en essayant de reproduire au maximum la diversité de la forêt (caoba, cèdre missionnaire, arbre à plumes, calophylle du Brésil...), les arbres atteignent déjà 5 à 8 mètres de hauteur ; de petits bosquets reprennent et grignotent les champs d'herbe. « Déjà les animaux reviennent », explique Antonio Juarez en ouvrant une caméra piège placée stratégiquement entre les champs et la zone en reforestation. Sur l'écran apparaissent, en effet, un cerf et un renard à la tombée de la nuit.

« Ces premières victoires nous encouragent tous à continuer dans cette voie. Il n'y a pas d'autre option de toute façon », conclut Antonio Juarez, souriant. La communauté doit aussi surveiller constamment, par drones, patrouilles et depuis les tours incendie, toute invasion ou fumée sur le territoire.

Créer un « développement social »

Cruce la Colorada est voisine de la zone dite « tampon » de la réserve (24 %), une bande de 15 kilomètres de large le long de la frontière sud de la réserve où des activités illégales sont désormais implantées, comme l'élevage de bétail ou l'agriculture. La Commission nationale des aires protégées du Guatemala (qui n'a pas souhaité répondre à nos questions) n'a pas les moyens d'agir et encore moins dans les parcs nationaux, dans le Nord et dans l'Est, à la frontière avec le Mexique, où sévit aussi la criminalité : passages de migrants et de drogue, pistes d'atterrissage clandestines.

« Les groupes criminels installent des habitants qui doivent collaborer avec leurs trafics, dont ceux du bois et des animaux sauvages. Nous voyons bien que l'Etat n'aura pas de sitôt la capacité de protéger la RBM. Seules les concessions ont réussi à préserver la forêt en créant en plus un développement social », considère Byron Castellanos.

Ce modèle vertueux semble à l'œuvre dans chaque activité du village d'Uaxactun dont les habitants gèrent la plus grande concession forestière sur 83 000 hectares, au centre de la RBM. Ses huit cents habitants exploitent le bois, mais tirent également une grande partie de leurs revenus des produits secondaires de la forêt comme la palme de xate, le poivre de la Jamaïque ou encore les noix du *ramon*, le noyer maya.

Autosuffisance alimentaire

Uaxactun n'est qu'une clairière. Un grand terrain de jeu en son centre, bordé par la clinique, l'école, l'église et des maisons en bois. En haut du terrain domine le hangar de triage du xate, cette palme d'un vert profond qui se conserve quarante jours après la coupe et est souvent employée dans la décoration des fêtes aux Etats-Unis. Les hommes sont partis tôt le matin la récolter dans la forêt, et les femmes l'emballent soigneusement pour son transport jusqu'à Miami.

Des femmes sélectionnent des feuilles de « xate » pour des compositions florales, à Uaxactun (Guatemala), en septembre 2019. JOHAN ORDONEZ / AFP

Les mêmes employés s'occupent aussi de la pépinière juste à côté, où poussent tant les plants d'arbres que la palme du xate. *« Avant, on en récoltait beaucoup pour des revendeurs qui payaient peu. Mais, depuis qu'on a la concession, on a notre circuit de vente et un plan de gestion qui nous permet de reforester certaines zones, pendant que l'on cueille dans d'autres »*, explique Erwin Maas, 47 ans, un des leaders d'Uaxactun.

Ce plan laisse aux familles du village une zone agricole pour planter du maïs, des haricots, des courges, et assurer leur autosuffisance alimentaire. Avec les feuilles des épis de maïs, les femmes d'Uaxactun font aussi des poupées artisanales. Et de la forêt sort du bois transformé en planches, en meubles, en sculptures, dans la scierie et la menuiserie, installées à l'autre bout du village. *« Notre priorité a toujours été de développer une économie et de garder nos jeunes ici. Depuis vingt ans, nous les avons formés pour un tas de métiers forestiers dans cet objectif »*, raconte fièrement M. Maas.

Les habitants, tous associés dans la concession, ont décidé que les bénéfices de l'exploitation, une fois les salaires payés, iraient dans l'éducation : le fonctionnement de l'école primaire et du collège, et le versement de bourses pour l'éducation supérieure loin du village. *« A Uaxactun, personne n'est riche mais nous vivons bien mieux que dans le reste du pays »*, assure encore Erwin Maas, un des rares descendants de l'ethnie maya q'eqchi' encore présents à Uaxactun.

Les salaires dans les concessions sont, en effet, supérieurs à la moyenne du Guatemala, grâce notamment à un bois labellisé. Erwin Maas développe depuis peu une activité d'écotourisme à pied et à vélo. Tout semble possible sur ce territoire qui abrite de nombreux sites archéologiques. *« La clé du succès réside dans le fait que la terre ne nous appartient pas, personne ne peut la vendre ni spéculer dessus. Cela nous enlève bien des problèmes »*, considère M. Maas.

Ce succès, le Cirad a le projet de l'épauler et de fournir les données scientifiques sur la gestion communautaire pendant trois ans, grâce à un budget de 4,3 millions d'euros, dont la moitié est financée par le Fonds français pour l'environnement mondial. *« Ces concessions forestières au Guatemala sont vraiment un cas d'école : leurs méthodes de conservation prouvent que la préservation des forêts tropicales fonctionne mieux avec les populations locales que sans elles »*, conclut Marie-Ange Ngo Bieng.